

Découverte d'Ornans

La vaste plaine, en bien des endroits marécageuse, immense réservoir d'eau, s'étend bien au-delà de Pontarlier, animée ce jour-là par de multiples agriculteurs dont l'immensité des domaines impressionne. Des briques énormes, où l'on peut travailler à son aise et sans avoir peur de mordre à tout moment sur la limite du voisin. Sidérant pour les petits paysans de montagne dont les parcelles nombreuses et modestes, ne feraient au total même pas l'une de ces grandes surfaces.

Les eaux de cette immense plaine auront creusé les gorges profondes de la Loue que l'on aborde par le haut, pour plonger par une route étroite et tortueuse, véritable col, sur une série de villages après lesquels vous découvrez soudain Ornans. La Loue, de tumultueuse et étroite, s'est calmée en même temps qu'elle s'est élargie. Des eaux d'une pureté en apparence absolue, sur laquelle peuvent désormais naviguer des embarcations diverses entamant là un parcours qui pourra les conduire loin au-delà de ce petit pays.

Ornans est donc là, dont on savait la configuration générale par les photos que l'on en connaissait, souvent montrant la rivière et les maisons qui la bordent, avec le pont de pierre. Décor de carte postale certes, sorte de Venise du Jura, mais qui ne comprendrait qu'un seul canal. Les hommes avaient construit d'abord au bord de la rivière, puis ils s'en étaient éloignés peu à peu au fur et à mesure que le terrain y manquait, pour encore, au XXe siècle surtout, joindre la plaine où la ville put soudain se développer de manière exponentielle et très manifestement exagérée. Ainsi rien ne résiste à la civilisation qui va son destin avec un aplomb sans bornes et sans s'inquiéter outre mesure des conséquences à long terme. Cette vaste protubérance n'ayant bien évidemment plus rien du charme du bourg original qui reste modeste auprès de sa rivière que l'on admire sans se lasser jamais. Ses eaux d'ordinaire sont tranquilles et glissent en aval presque sans remous, juste décèle-t-on un mouvement doux dont profitent les oiseaux divers que la rivière héberge et qui trouvent refuge près des maisons ou sous quelque promontoire de l'une ou l'autre de celles-ci. Mais ces eaux savent aussi se fâcher. Pour preuve un signe peint sur un mur montrant le niveau atteint par la rivière en un certain millésime extraordinaire que nous n'avons pas retenu. Alors elles arrivaient à la hauteur du tablier du pont, et devaient emporter avec elles, venus depuis la montagne, des cailloux par milliers, et mêmes des roches entières, sans parler naturellement des branches, des arbres, ainsi que les animaux que ce fleuve avait pu surprendre par sa force tout à coup impitoyable, capable en vérité de tout détruire sur son passage, hormis les maisons qui avaient été faites et placées de telle manière qu'elles puissent tout de même résister.

Petite ville en somme sympathique. Nous avons mangé dans une arrière cour, avec la rivière à deux pas, juste un mur nous la cachait-il. Mais il suffisait de se lever pour la voir à nouveau avec ses eaux ce jour-là tranquille.

Mes amis, nous avons en vérité bien mangé et pour pas cher. Des prix que même nous avons trouvé incroyable dans leur modestie, tandis qu'en notre propre pays nous aurions déboursé le double sans problème. Juste le petit vin d'Arbois, pris plus pour déguster que pour nous désaltérer, qui n'était qu'une abominable piquette que des producteurs dignes de ce nom n'aurait même pas voulu pour nettoyer leurs cuves ! Il doit y en avoir du meilleur. Celui-ci n'était en somme et par malchance, qu'un bas de gamme dont l'éleveur devait absolument se séparer avant qu'il ne dépose son bilan !

La bière par contre, une brune épaisse, était exceptionnelle. Elle réconciliait avec tout tellement elle était bonne. Elle fit en partie que ces deux heures passées là, dans un environnement qui pourtant ne payait pas de mine, on n'est pas trop regardant sur le décor que l'on vous propose, dans certains coins de France, furent bienheureuses. Etonnant quand même en ces découvertes des dimanches de ballade que ce soient souvent des détails qui fassent que la journée soit belle ou au contraire médiocre. Ainsi ces deux heures passées là, dans cette arrière-cour plus qu'ordinaire malgré la beauté générale du site, et quand bien même un deuil récent et douloureux nous taraudait encore tous, seraient inoubliables, avec le souvenir presque obsédant de cette rivière mythique s'écoulant à deux pas, que pourtant nous n'entendions qu'à peine tant ses eaux étaient tranquilles et sans remous.

Je jetai un coup d'œil sur la maison d'à côté, presque aussi vieille que le monde. Elle était en reconstruction, avec un intérieur si dévasté que l'on ne savait pas par quel bout le prendre. Bigre, il y avait ici du travail pour des années, et des interrogations sans nombre pour savoir vraiment ce que l'on pourrait faire de cette ruine. Garder le vieux qu'avec art l'on aurait modernisé, ou tout ficher en l'air pour reconstruire à neuf. Une fatigue morale s'emparait de moi rien qu'à la perspective d'avoir moi-même à me mettre en chantier dans les gravats et la poussière dont le sol était inondé. Mais laissons cela à d'autres, bon sang. On ne peut être et avoir été !

Le matin, première chose que nous avons pu voir, et même visiter pour ses alentours, ce fut l'hôtel particulier de ..., bâtisse extraordinaire et pourtant dans un état de vétusté extrême et douloureux. Les escaliers de pierre en colimaçon, à l'angle gauche quand vous arrivez face à la maison, aux marches usées par des générations d'habitants, étaient accessibles, qui donnaient autrefois accès à des pièces diverses ou des corridors capables de traverser la maison de part en part, aujourd'hui toutes portes fermées voire clouées pour empêcher les indésirables d'aller se perdre dans des locaux peut-être devenus dangereux, à cause de plancher pourri et autres décrépitudes désormais irréparables. La maison gardait un aspect impressionnant, malgré la tristesse qu'on pouvait lui découvrir de ce qu'elle ne connaîtrait probablement plus jamais une renaissance, un temps qui la fasse revivre dans sa plénitude parfaite et absolue.

Des vignes vierges couvraient les murs de la façade principale. Et quand le regard montait au niveau du toit, ce qu'on découvrait presque avec stupeur,

c'était la pente incroyablement forte des deux pans de celui-ci. A tel point que l'on se posait la question de savoir comment les hommes du bâtiment pouvaient s'y tenir lorsqu'il s'agissait d'aller changer quelques tuiles, où de réparer les nombreuses et immenses cheminées encore heureusement parfaitement en place.

Tout intriguait en somme de cette bâtisse. On pouvait gagner les arrières par un couloir taillé directement dans le corps de la maison, qui séparait de telle manière le rez en deux parties distinctes. C'était assurément là où passaient chevaux et attelages, avec les récoltes de la saison, pour gagner les annexes que l'on découvrait à l'arrière. Quelques-unes de celles-ci paraissaient encore être habitées, mais retapées à la diable, rien en somme qui n'ait respecté un plan de restauration de l'ensemble qui se tienne. Tout suait malgré ce peu de vie un abandon poignant qui faisait mal augurer de l'avenir. Qui trouverait l'argent pour tout refaire, et quand, et surtout serait-ce avant que la maison ne finisse par s'écrouler, ensevelissant dans ses décombres des pans entiers de toutes ces vies d'autrefois qu'elle avait accueillies. Où êtes-vous donc, O chers habitants qui avez passé ici.

Le nom de l'ancien propriétaire était signalé sur une plaque que l'on avait apposée contre le mur d'entrée. Celle-ci donnait quelques renseignements sur ce personnage important qui avait joué un si grand rôle dans la marche de la cité. Nous n'en savions cependant pas assez et nous nous promettions de tout faire pour connaître bientôt le destin de cet homme si peu ordinaire et de son destin fabuleux. Et surtout afin de pouvoir découvrir l'histoire de cette maison qui mériterait un ouvrage à elle toute seule. C'est un monde.

Ce qui étonne aussi de la petite cité, outre sa position exceptionnelle au bord de la Loue, ce sont ces roches qui la surplombent, parois de calcaire brutes taillées bizarrement à peu de distance du sommet d'une sorte de corniche, Où, paraît-il, on peut cheminer, protégé du vide pas des barrières de métal. On irait ainsi tout au long de ces falaises longtemps, dominant la vallée, voyant au fond de celle-ci couler la rivière poursuivant son travail d'érosion, si lent, si lent semble-t-il, qu'il n'arriverait jamais au bout de rien, alors que la réalité est toute autre et que le temps peut détruire même les plus hautes montagnes.

Nous étions montés en voiture sur ces hauteurs, pour y trouver un petit hameau aux vieilles maisons de pierre et puis une chapelle. Chose étonnante, celle-ci se trouvait sur un sommet, en plein soleil, et pourtant son intérieur était humide et se dégradait. Heureusement, un groupe s'était formé et avait pour but et tâche de la restaurer. Elle le méritait, havre de paix et de recueillement sur ce promontoire où l'agriculture devait être limitée, du fait du peu d'espace à proximité, à moins que les travailleurs de la terre n'aient été prendre fourrage et récoltes diverses sur d'autres hauteurs et d'autres plateaux dont nous ne savions rien.

La vieille grange était là, qui ne servait plus guère, bâtisse de l'ancien temps, avec son grand toit dont une restauration serait à faire. Une grange que l'on aurait aimé visiter de fond en comble, humer ces anciennes odeurs de foin,

retrouver en pensée les travaux d'autrefois – quelles sont vos méthodes de culture, Messieurs - renouer avec un passé agricole qui ne renaîtra apparemment pas. Et surtout les revoir, tous ces gens qui avaient passé par là, suant et soufflant, discuter de leurs œuvres tout en les accompagnant peut-être pour un souper. Et c'est alors qu'une fois encore l'on aurait pu imaginer la vieille cuisine sombre, avec l'âtre ne donnant qu'une lumière diffuse sur l'assemblée, alors que celle-ci est à table et taille la miche avec des couteaux sortis des poches et vous prend des tranches épaisses de la largeur de la main. Tandis que le chef de famille serait allé à la cave est en aurait ramené une cruche de vin qui apparaîtrait plus noir que de l'encre dans les verres épais posés au devant des assiettes. Le fromage plus encore que le pain, serait aussi dur que du bois, à se casser les dents, mais savoureux quand même parce que l'on a faim. Et ce ne serait pas ces quelques cironnées sur la croûte qui laisseraient tomber de la poussière sur le plateau de la table qui vous effrayerait. A dire vrai, avec un appétit pareil, tout serait bon.

Et ainsi assemblés, les mandibules aussitôt en action après que l'on ait fait santé à la saison en court qui n'est pas aussi bonne qu'on le souhaiterait, on pourrait enfin parler de cette vie de la campagne à laquelle on est viscéralement attaché. Primo combien y a-t-il d'enfants qui sont là tous à table, mais discrets ainsi que le veut la tradition. Secondo si l'un de ceux-ci voudra bien un jour reprendre le domaine. Tercio, où sont les champs, puisque ici, perché qu'on est en quelque sorte au haut d'un promontoire entouré de trois côtés par les falaises, ils n'apparaissent que limités. Et effectivement, à ce qu'ils auraient pu enfin répondre sur cette question, ils se seraient trouvés pour l'essentiel, plus haut, au-delà d'un modeste chemin de terre blanche, c'est-à-dire sur le plateau supérieur où vous trouvez alors un tout autre paysage, fait d'une vraie campagne, et celle-ci apparue presque sans limite en comparaison de la modestie des lieux des abords du hameau. Mais pourquoi alors, aurait-on demandé, avoir construit la ferme en ces lieux, et non pas là-bas, au milieu du domaine. C'est qu'ici, nous aurait-on répondu, il y a la collectivité, ces quelques maisons, mais surtout la chapelle, et que celle-ci, elle nous protège.

Ainsi la puissance de Dieu aurait été sur le village. Non pour l'enterrer et le conduire dans quelque guerre dont on n'aurait rien à faire, qu'à subir les conséquences affreuses, mais pour veiller sur lui et ses habitants qui purent bien être une cinquantaine dans les meilleures années, si ce n'est encore plus, avec la cralée de gamins qu'ils avaient dans le temps. Des enfants dont on ne sait que faire sitôt passée leur scolarité. Aussi est-ce pour cela qu'ils partent. Certains rejoignent la cité, que l'on aperçoit quoique l'on fasse au pied des falaises et au bord de la rivière, d'autres s'en vont en des campagnes plus lointaines, tandis que les derniers s'installent en ville, à Besançon qui n'est qu'à quelques heures d'ici, ou même à Paris, tandis qu'on a pris le train à la station la plus proche et que l'on s'est enfumé toutes ces heures qu'il a fallu pour joindre la capitale. Mon Dieu, la France est si grande, et combien l'on en a traversé, du pays !

Oui, renouer avec cette ancienne agriculture. Et s'interroger sur le sort des outils d'autrefois dont on n'apercevait pas trace. Par contre, il y a le déjà moderne que l'on ne sert plus. De la « charognerie » qui encombre. Ainsi n'étant pas trop soigneux d'ordinaire en milieu paysan, des carcasses rouillent contre la façade de la maison, d'autres de ces vieilles machines ont été déplacées à proximité sous les arbres et restent là, à s'oxyder pendant des décennies, achevant de cette manière une carrière désormais révolue, vague témoin d'une époque pas si lointaine que cela dans le temps, mais dans l'ambiance, il semble, plus vieille encore que tout ce que l'on s'était plu tantôt à imaginer. Indifférence générale. On ne les voit même plus. Elles font partie du paysage, désolent l'environnement alors que les alentours des maisons ne sont pas en ordre, ces vieilles ferrailles entassées, des débris de planches, quand ce ne sont pas même encore des restes de démolition qui ne bougeront plus.

Nous étions redescendus. Nous avons retraversé la cité pour bientôt faire la route des gorges dans le sens inverse, c'est-à-dire pour la remonter. Nous nous étions arrêtés à mi-parcours pour admirer ces gorges où le travail de l'érosion est si visible. Certes il y a les forêts qui recouvrent tout, et font même que la rivière, que l'on entend gronder dans le bas, reste invisible. Mais néanmoins la manière dont l'eau a creusé les roches au fil des millénaires ou des millions d'années, car ici il faut savoir changer d'échelle, est parfaitement visible et non seulement surprend mais aussi interroge. Non, rien dans ce travail n'est à l'échelle de la vie humaine. L'homme pourrait bien ainsi n'avoir fait que passer avec la vitesse d'un météore, tandis que les eaux poursuivront encore tout aussi longtemps si ce n'est plus encore, leur travail de sape qui devrait faire, scientifiquement parlant et si les formidables poussées continentales ne soulevaient en permanence des montagnes, une galette parfaite ! Prodigieuse leçon de géologie alors que nous n'y connaissons pourtant rien, et surtout vaste cours de philosophie, quand l'homme se croit tout alors qu'en réalité il est si peu de chose.

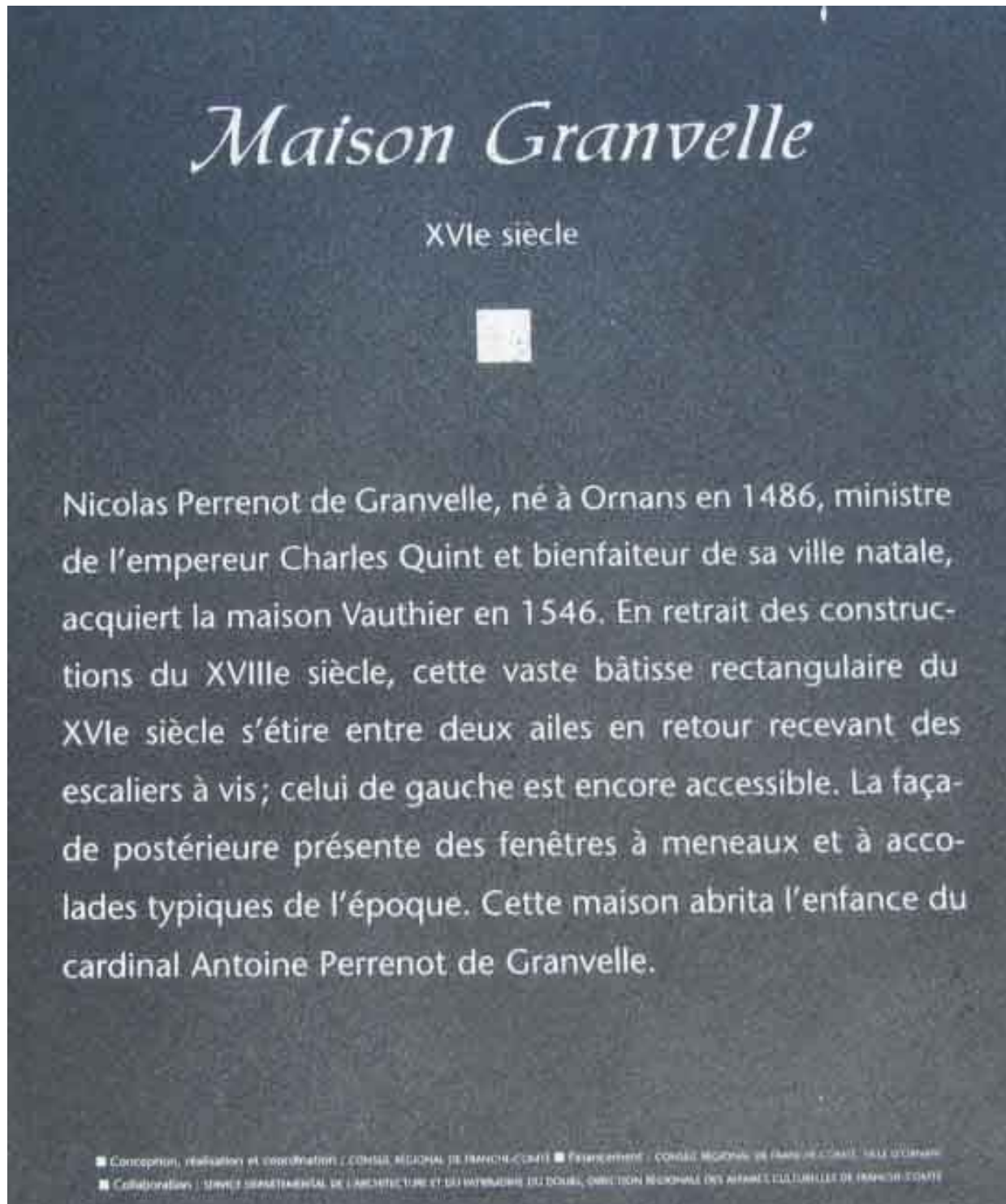
Nous avons retrouvé bientôt les hautes plaines qui nous ramèneraient vers Pontarlier et sa banlieue ouest désespérante, en ce sens qu'elle a mangé des triquets énormes de campagne, comme si aujourd'hui nourrir l'homme était soudain devenu superflu et que la nourriture pourrait toujours nous arriver d'ailleurs où pour nous, des valets quelconques la produiraient à bon compte. Aujourd'hui et demain encore, toujours, et quelque soit les conséquences pour eux qui triment pour trois fois rien.

C'est une règle, on vit dans l'indifférence générale des uns et des autres. On ne voit que le devant de notre porte et nos intérêts les plus immédiats. Pour le reste...

- Mais allez donc vous faire foutre avec votre morale à quatre sous et laissez nous vivre comme on l'entend !

Ce sera donc le point final de cette belle ballade dans le Doubs, département du nom de cette rivière que nous avons découverte et traversée bien avant que nous soyons descendu dans les gorges de la Loue qui seraient encore à retrouver

de nombreuses fois. Car il y a là à voir et à découvrir plus qu'on ne saurait l'écrire en quelques mots hâtivement posés !



Ce Grandvelle fut un personnage excessivement important, proche de l'Empereur Charles-Quint. Il devait amasser une fortune considérable. Et outre cette maison à Ornans qu'il acquiert en 1546, il fit construire un vaste édifice



Portrait de Nicolas Perrenot de Granvelle par le Titien.

sur la grand'rue à Besançon, le palais Granvelle, devenu aujourd'hui musée du temps.

Vu l'importance du personnage, il convient de jeter un regard attentif sur cette maison qu'il put habiter entre ses séjours principaux à Besançon.



A gauche, l'escalier à vis qui débouche sur plusieurs niveaux et sur nombre de portes fermées pour raisons de sécurité, les intérieurs de la maison devant être dans un état pour le moins désuet.



Des portes derrières lesquelles, tout de même, on aimerait bien jeter un petit coup d'œil. Cette vaste demeure fait plus que nous intriguer. Et surtout nous aimerions bien rencontrer le fantôme de Nicolas afin de nous entretenir un peu avec lui de ses vastes projets !



Pas moyen de ne pas photographier ces portes qui nous fascinent. On est ici résolument hors du temps, avec des matériaux de près d'un demi-millénaire.



Nombreuses cheminées, immensité du toit et surtout sa pente impressionnante. Combien de familles diverses purent se succéder dans une bâtisse qui prend l'apparence d'un petit château. Un point positif pour cette vaste maison en apparence complètement abandonnée, , le toit semble en bon état.



Lierre ou vigne vierge, tout cela monte à l'assaut des façades où les volets ne s'ouvrent plus.



Une maison qui avait tout de même de l'allure. Quel sera son avenir, braves bourgeois d'Ornans ?



Un monument dont nous avons perdu l'origine et la fonction.



Une grand' rue tout à fait traditionnelle des cités d'une certaine importance du Jura ou du Doubs. Alignement continu, toit à courts avant-toits, diversité des styles des façades. Beaucoup de celles-ci ont pris un coup de jeune salulaire.



La Loue à Ornans, coup d'œil en direction amont ci-dessus, et en direction aval ci-dessous. L'eau apparaît relativement propre, par contre le lit de la rivière est criblé de déchets indésirables dont la collecte devrait se faire au plus tôt. Nous ne sommes plus au moyen âge, que diable, et même si par certains aspects cette bourgade pourrait le rappeler.





La Loue vue en amont et en aval depuis la passerelle.

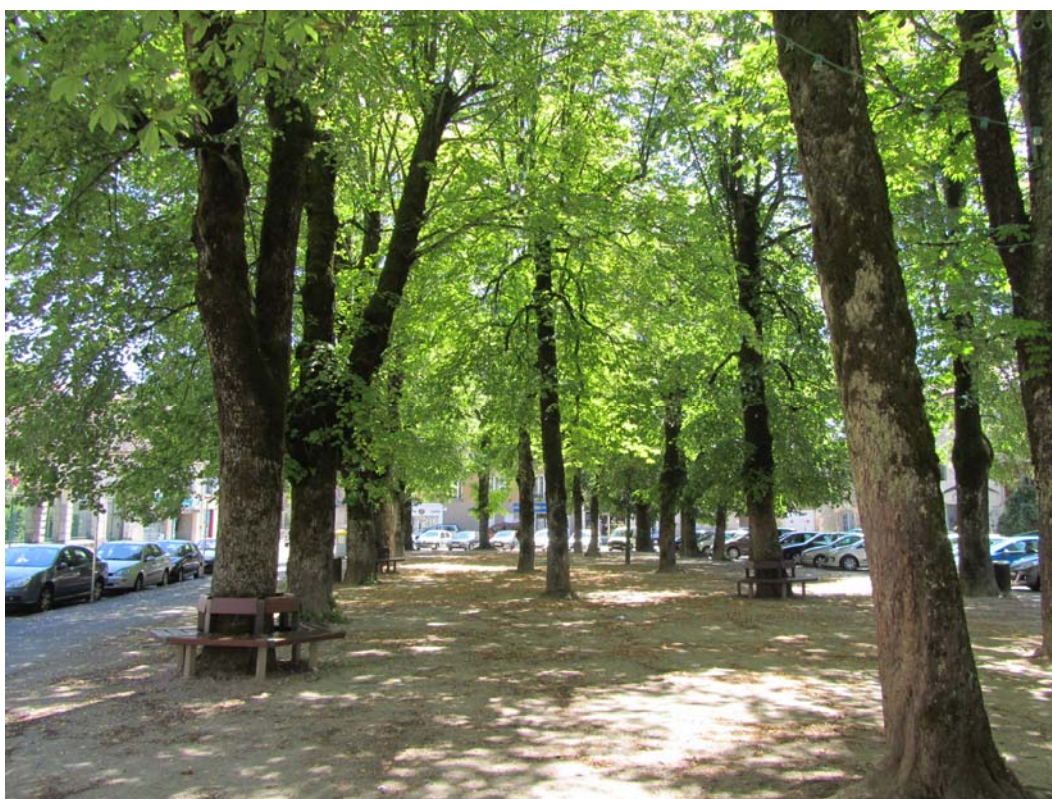




Quartier « Courbet » en pleine restructuration. La maison de Courbet au fond (sauf erreur) et le musée Courbet en transformation à gauche. L'esthétique de ce bâtiment nous interroge.



Une jolie dame dont le repos sera bien long !



Les feuilles de mai donnent une jolie fraîcheur à cette place.



Sur le chemin de l'église se découvre une maison bourgeoise dont l'histoire doit être diablement intéressante.





Intérieur de l'église d'Ornans. Une messe se prépare en l'honneur d'un nouveau curé.



Chapelle de la colline du château. Chose assez étonnante, elle paraît humide alors qu'elle est tout de même bien exposée et en plein soleil.



A deux pas une vieille ferme qui pourrait bien arriver au bout de son voyage.

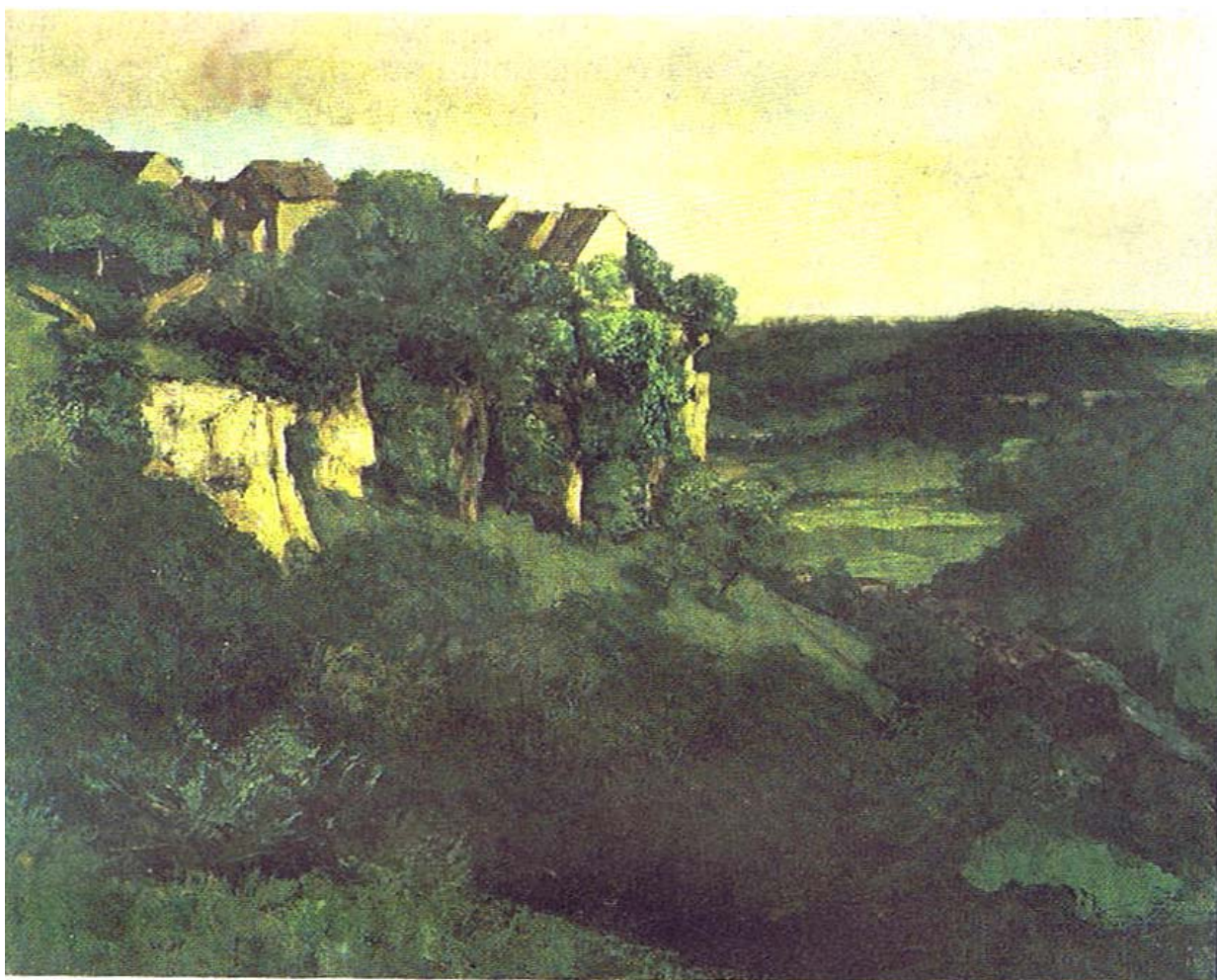


Quand on est ancien fils de campagne, on ne peut jamais pénétrer dans une grange sans ressentir une émotion profonde. Là est la nourriture du bétail pour l'hiver, là réside aussi, par incidence, la nourriture de l'homme.



Même ferme vue de l'extérieur. Le chenit est une plaie universelle, surtout à la campagne qui n'a jamais su vraiment intégrer dans son programme la gestion des déchets et des objets désormais inutilisables. Alors on garde tout.





Collection particulière, Paris

► **«Le château d'Ornans», 1864**

Pour ce paysage de sa région natale, Courbet choisit le titre «Château d'Ornans» alors que le monument édifié au Moyen Âge n'existe plus depuis 1674. Il s'intéresse au hameau construit à la place et à la nature qui semble reprendre ses droits.

Le hameau en question, peint par Courbet, est celui-là même que nous venons de visiter.



Dernier regard sur la vallée de la Loue tout particulièrement sauvage et profonde. La nature est comme un livre. Il est poignant de découvrir ici la résultante du travail des eaux pendant des millions d'années, celles-ci capables de venir à bout de n'importe quelle montagne. Il ne s'agit jamais que d'une affaire de temps. Et la nature est patiente. Plus que l'homme dont justement l'impatience est un des défauts majeurs et dont la résultante pourrait bien lui être un jour fatale. Et c'est sur cette note optimiste que nous quittons ces lieux fort attachants.